

## UN BON CONSEIL

I

## UNE RÉVÉLATION

**F**rioul devenait mon compagnon de pension le 17 mars 1873, et il le fut jusqu'au moment de son départ du pays, six mois plus tard.

C'était un homme de quarante-cinq ans mais on lui en aurait donné soixante tellement sa chevelure et sa moustache étaient blanches.

Taille élevée, droit comme une flèche, grand œil noir mélancolique, tenue correcte, manières distinguées ; tel était au physique le nouveau venu au milieu de nous.

En le comptant, nous étions douze pensionnaires qui nous asseyions régulièrement à table ensemble deux fois le jour, à midi et à six heures du soir.

Bien qu'il fût plus jeune de quinze ans qu'on le croyait, notre étranger était encore de beaucoup notre aîné, et nous avions pour lui un respect mêlé d'une certaine contrainte dont il s'aperçut bientôt. Aussi s'appliquait-il à nous mettre à l'aise en sa présence.

Le commerce, l'industrie, la médecine, les lois, la politique, l'architecture, la construction des logis et des usines, le théâtre : quelque sujet qu'il traitât, il savait nous intéresser, car il parlait de tout en connaisseur sans ostentation, sans prétention.

Parlant le français comme un parisien, il avait la volubilité d'un Marseillais.

Il racontait une anecdote avec un charme qui captivait. Il savait émouvoir jusqu'aux larmes. Il savait faire rire à s'en rompre les côtes.

Pour lui, il était toujours le même, impassible, l'œil sec en parlant des plus grands malheurs, joignant à peine un sourire à nos éclats de rire.

Il ne conversait avec nous qu'à table. Le repas fini il s'enfermait dans sa chambre.

Deux fois le jour, il sortait faire une promenade, seul ; le matin à bonne heure et le soir assez tard.

\*\*\*

Frioul vécut ainsi deux longs mois dans l'isolement au milieu de nous.

Personne ne savait d'où il venait. Nul ne pouvait dire ce qu'il était.

Si l'on s'aventurait à le questionner sur son passé ou sur toute matière qui le concernait personnellement, il éludait la question, faisait adroitement tomber la conversation sur quelque sujet intéressant et réussissait infailliblement à déjouer son interlocuteur trop curieux.

Quelques-uns de nous le prenait pour un escroc. D'autres pour un noble ruiné.

Les commentaires allaient leur train, et s'il fallait dire toutes les suppositions que nous fîmes sur son compte, on n'en finirait pas en un jour.

\*\*\*

Un soir, en sortant de table, nous croyions tenir le mot de l'énigme. Nous avons trouvé que nous avions au milieu

de nous un ancien chanteur d'opéra dont la voix s'était éteinte. Et voici comment nous raisonnions.

Le seul sujet qui semblait l'enthousiasmer, c'était la musique. Il fallait l'entendre nous parler des chefs-d'œuvres des Palestrina, des Bach, des Haendel, des Mozart, des Haydn, des Rossini, des Meyerbeer, des Gounod, des Wagner et tant d'autres. Pour lui, c'étaient des héros à qui nuls n'étaient comparables.

Les Raphaël, les Michel Ange, qu'il vantait avec conviction, étaient certes à ses yeux de grands génies. Mais les grands maîtres de la musique, c'étaient plus que des génies, il en faisait des divinités. Il souffrait à peine une parole de critique sur le comte d'un musicien de renom.

Ce soir-là, le sujet était tombé sur les compositeurs allemands et nous avons épluché ce pauvre Wagner, à qui mieux mieux. Frioul s'était ému, une larme avait perlé dans son grand œil noir, il avait laissé là son souper inachevé, s'était contenté de nous faire comprendre délicatement que nous n'étions pas assez musiciens pour apprécier un aussi grand maître, et il était monté s'enfermer dans sa chambre. Puis, ce qui était plus grave, il avait supprimé sa promenade habituelle.

Frioul était donc musicien, mais musicien malheureux.

Nous avons remarqué qu'il chantait souvent à demi voix. Il s'arrêtait quelques fois à écouter nos chants. A plusieurs reprises, il n'avait donné des conseils très appropriés sur la manière de chanter certaines romances que mes compagnons me redemandaient souvent. Donc, nous avons conclu qu'il devait être un musicien chanteur, malheureux parcequ'il avait sans doute perdu sa voix.

\* \* \*

Mais tout cela n'était que conjectures. Il fut résolu que nous saurions la vérité à son sujet, et tous les moyens devaient être employés par chacun de nous pour lui arracher son secret comme à son insu.

Nos questions devinrent plus fréquentes ; toujours sans succès.

Nous nous efforçâmes de nous lier d'intimité avec lui.

Les invitations à nos chambres, au salon, à nos promenades, au théâtre, se répétaient journellement.

Frioul acceptait rarement, et encore était-il constamment sur ses gardes.

Il n'est pas de pièges que notre indélicate étourderie ne lui tendit, pour satisfaire notre curiosité, durant tout le mois qui suivit.

Tout fut inutile, nous n'avions réussi qu'à lui rendre la vie presque insupportable au milieu de nous.

Il nous fallut abandonner notre entreprise. Les questions cessèrent complètement.

Notre compagnon mystérieux se sentit bientôt plus à l'aise et il se mit alors lui-même à rechercher notre compagnie.

Je le vois encore chaque soir, après souper, passant une heure ou deux à mes côtés près du piano, me faisant repasser mon répertoire de Mendelsohn, de Gounod, voire même de Rupès, de Fesca ou de Paul Henrion, corrigeant ici une phrase mal dite, là une note mal accentuée ou un accord risqué.